

# Les prisons françaises au bord de la rupture

La Croix, par Loup Besmond de Senneville, le 12 décembre 2025

« Des prisons qui débordent sont des prisons qui détruisent », affirment les évêques de France, qui se rendront dans 102 prisons, dimanche 14 décembre, à l'occasion du Jubilé des détenus. Au 1er novembre, on recensait 85 373 détenus, un niveau jamais atteint. Des surveillants, des médecins et une directrice pénitentiaire témoignent de conditions indignes. Cela fait vingt-six ans que la docteure Claire Demain, dermatologue, travaille à la maison d'arrêt d'Angers (Maine-et-Loire). Une prison construite au milieu du XIXe siècle qui, en novembre, accueillait 528 détenus pour 266 places. « Dans les cellules, il y a de la condensation, de l'humidité. C'est insupportable pour les détenus qui dorment sur des matelas posés au sol, explique-t-elle. Jamais la situation n'a été aussi détériorée. Dans cette prison, les personnes vivent dans des conditions d'indignité qu'on a du mal à imaginer. » Un cri d'alarme semblable à celui que lance Yann Hervé, secrétaire du syndicat Ufap-Unsajustice à la maison d'arrêt de Nantes (Loire-Atlantique). « On est au bord de l'implosion. Au 1er décembre, on recensait 985 détenus pour 508 places, indique-t-il.

C'est intenable pour tout le monde. Car dans une prison surpeuplée, la tension est permanente. Quand il ouvre la porte d'une cellule où s'entassent trois ou quatre personnes, le surveillant ne sait jamais ce qui peut se passer. Beaucoup de collègues travaillent avec la peur de l'agression. » Ce cri d'alerte vient aussi des évêques de France qui, ce dimanche 14 décembre, à l'occasion du Jubilé des détenus, se rendront dans 102 prisons pour une messe, un temps de prière ou de pardon. « Aujourd'hui, la surpopulation carcérale atteint un seuil historique en France. Elle contribue à une prise en charge dégradée - sentiment d'humiliation, augmentation de la violence et de l'oisiveté, perte du sens du travail pour les agents pénitentiaires. Elle empêche que les personnes détenues ressortent "meilleures" qu'au moment de leur incarcération et génère ainsi plus de récidives que de sécurité », affirment-ils dans un plaidoyer dévoilé le 2 décembre. « Des prisons qui débordent sont des prisons qui détruisent », ajoutent-ils.

Les chiffres sont saisissants : chaque mois, la surpopulation carcérale bat des records, principalement dans les maisons d'arrêt où sont notamment placées les personnes en détention provisoire, dans l'attente de leur procès. Au 1er novembre 2023, on recensait 75 130 détenus en France. Au 1er novembre 2024, on en dénombrait 80 130, puis 85 373 en novembre dernier. Soit un taux de surpopulation de 136 %. Une moyenne seulement, car dans une quinzaine d'établissements, la barre de 200 % est désormais franchie. C'est le cas à la maison d'arrêt du Puy-en-Velay (Haute-Loire) - 258 % avec 93 détenus pour 36 places - ou de Fontenay-le-Comte (Vendée) - 243 % avec 95 détenus pour 39 places. Certains gros établissements sont aussi touchés, comme la maison d'arrêt de Toulouse-Seysses (Haute-Garonne) - 217 % avec 1 260 détenus pour 580 places.

Mais la palme de la surpopulation (265 %) revient au centre pénitentiaire de Majicavo, à Mayotte, où l'on compte 303 détenus pour 114 places. L'établissement abrite aussi une maison d'arrêt avec 325 détenus pour 164 places. Le 4 décembre, le syndicat Force ouvrière (FO)-justice évoquait un « établissement à genoux », où 90 % des cellules n'ont pas de

réfrigérateur et où les draps des lits n'ont pas été changés depuis cinq mois. « Une indignité totale », affirme le syndicat.

Dans de nombreux établissements, des cellules de 9 m<sup>2</sup> prévues pour deux détenus en hébergent un troisième ou un quatrième, obligé de dormir sur des matelas posés par terre. Au 1<sup>er</sup> novembre, on recensait 6 515 matelas au sol dans les prisons françaises, contre 3 962 un an plus tôt. « Quand on dort par terre, le sol est dur, froid et sale. On se réveille avec des cafards sur nous », témoigne un détenu dans la revue trimestrielle *Dedans Dehors*, éditée par l'Observatoire international des prisons (OIP).

Dans ce numéro, paru au printemps dernier, une trentaine de détenus racontent le quotidien dans des prisons surpeuplées. « Seul un petit muret séparait les toilettes du reste de la pièce. Je devais faire mes besoins devant mes codétenus », décrit l'un d'eux. « La surpopulation renforce les problèmes d'agressions, l'énervement, la rage.

Un regard de travers, et c'est parti », dit un deuxième. « A trois, oubliez l'intimité, oubliez la religion, la prière, oubliez Dieu. Mais Dieu, c'est ça qui permet de tenir, de ne pas se laisser mourir... Eh bien à trois, c'est quasi impossible », confie un troisième.

Les conditions de détention sont devenues « déshumanisantes », selon la docteure Pascale Giravalli, présidente de l'association des secteurs de psychiatrie en milieu pénitentiaire (ASPMP). « Pour supporter de vivre à trois ou quatre dans un espace de 9 m<sup>2</sup>, il faut avoir une santé mentale très structurée », souligne-t-elle, en insistant sur la promiscuité et l'absence totale d'intimité dans ces espaces clos et exigus. « Beaucoup de détenus ont des problèmes cutanés, rapporte la docteure Claire Demain. Pour les traiter, je prescris souvent des crèmes. Quand les lésions sont dans des parties intimes, les traitements sont compliqués, car il est très difficile de se déshabiller dans des cellules où tout se voit. »

Des cellules où, souvent, « la loi du plus fort » règne, par exemple pour choisir le meilleur lit ou le programme télé. « Je me souviens de détenus qui me disaient : j'ai été obligé de "taper" à deux ou trois reprises. En prison, vous ne pouvez pas être faible », constate la docteure Élisabeth Gravrand, qui vient de quitter la maison d'arrêt de Brest (Finistère) où elle a travaillé pendant dix-huit ans. « Beaucoup de détenus n'arrivent pas à dormir. Alors, ils viennent vous voir pour vous demander des somnifères. En vous disant : "Docteur, assommez-moi..." »

Dans beaucoup d'établissements, « la charge de travail est intenable », alerte Flavie Rault, secrétaire générale du syndicat national des directeurs pénitentiaires (SNDP-CFDT). Nos journées de travail ne suffisent plus à accomplir toutes les tâches qui nous semblent prioritaires. Par exemple, dans certains endroits, il devient de plus en plus difficile de faire des fouilles de cellules pour trouver des portables ou des stupéfiants.

Les surveillants, eux aussi, disent avoir du mal à remplir leurs missions. « C'est important de discuter avec les nouveaux arrivants, pour les connaître, leur expliquer le fonctionnement de la prison, déceler une éventuelle fragilité psychologique », indique Sébastien, délégué d'Ufap-Unsa à la prison de Lille-Sequedin. Mais comment voulez-vous faire tout cela quand vous avez 30 nouveaux arrivants en un week-end ? », ajoute ce surveillant qui, pour des raisons de sécurité, ne souhaite pas que son nom de famille soit cité. « On produit de la souffrance et on produit de la récidive, dit Flavie Rault. Parce qu'on ne s'occupe pas bien des gens qui nous sont confiés. »